

Après celle des cinq livres de l'ouvrage, l'auteur donne la traduction de ce qu'elle appelle le *Pseudo-Dioscoride* (vol. 2, p. 249-335), c'est-à-dire les synonymes des noms de plantes ajoutés en tête de chaque chapitre du traité, dans la version alphabétique élaborée entre le II^e et le VI^e siècle. Si, dans certains cas, les synonymes sont effectivement traduits, dans les autres (la plupart, du fait), ils ne le sont pas, mais sont simplement translittérés du grec, en raison des jeux de mots qu'ils constituent souvent, impossibles à traduire par définition.

L'ouvrage s'achève par un index des matières médicales, qui, pour chacune d'entre elles, donne le nom espagnol, le binôme linnéen proposé pour les plantes et, pour toutes, les références au chapitre où la matière est analysée, avec, le cas échéant, renvoi au *Pseudo-Dioscoride*.

S'il semble bien construit et répond à un réel besoin, comme nous le soulignons ci-dessus, l'ouvrage est loin de répondre aux attentes qu'il suscite et encore moins aux exigences que l'on est en droit d'avoir. La présentation en introduction est par trop classique et n'affronte pas la question, pourtant fondamentale, du fonctionnement du traité dans le champ médico-thérapeutique. Par ailleurs, elle repose sur une bibliographie largement dépassée et ignore nombre de travaux que l'on ne peut plus ignorer désormais, tels ceux de J. Scarborough, par exemple. Inversement, elle s'étend plus que de besoin sur l'étude de la langue du traité qui, pour intéressante qu'elle soit éventuellement, n'est cependant pas pertinente pour un ouvrage d'histoire de la médecine, et encore moins pour celui qui est crédité d'une influence déterminante sur toute la thérapeutique occidentale. Or, l'auteur ne dit rien sur ce point, tant et si bien que le lecteur non averti peut se méprendre sur la portée et l'importance du traité.

Cette inadéquation de l'approche n'est malheureusement pas le plus grave défaut de cette traduction, car, quoique l'auteur affirme avoir suivi le texte de la dernière édition en date, celle de Wellmann mentionnée ci-dessus, elle a suivi, en fait, pas même un texte grec antérieur, mais la version castillane, citée ci-dessus aussi, d'Andrés de Laguna. Par conséquent, son texte est en porte-à-faux par rapport à celui du texte grec de Wellmann que l'auteur prétend abusivement avoir suivi, et ne permettra donc pas au lecteur qui n'est pas à même d'affronter le texte grec sans ap-

pui, de prendre la présente traduction comme base d'une lecture personnelle du traité, fondée, comme il se doit, sur un contact direct avec le texte des sources.

Quoiqu'il permettra sans aucun doute aux historiens de la médecine non hellénistes et aux lecteurs curieux de prendre connaissance du traité de Dioscoride, le présent ouvrage ne pourra cependant être utilisé en aucune façon pour des travaux de recherche scientifique sur Dioscoride, sur la thérapeutique et la pharmacie antique et la tradition de ce corps de données depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance et même au-delà. De ce fait, on considérera que le présent ouvrage a manqué son objectif, ce dont on se plaindra d'autant plus que, par l'innovation qu'il semble apporter, il ne devrait pas manquer d'attirer l'attention du lecteur non averti.

Alain Touwaide

LANG Helen S., *The Order of Nature in Aristotle's Physics. Place and the Elements*. Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

L'ouvrage pose une question fondamentale pour toute l'histoire des sciences, fût-elle celle de Byzance, des cultures antérieures ou de celles qui suivirent: le monde est-il organisé et, en supposant qu'il le soit, en fonction de quel principe l'est-il ?

L'auteur étudie ce point à travers l'oeuvre d'Aristote (384 - 322 avant notre ère), à partir d'une analyse approfondie non seulement de la *Physique*, même si celle-ci est largement majoritaire, mais aussi du *De caelo* et même de la *Métaphysique*. Et, à travers le vaste corpus qu'elle crée ainsi, elle découvre une articulation et une structuration profonde, qui lui permettent de reconstituer la cohérence interne de la pensée aristotélicienne.

Or, au contraire de courants de l'Antiquité et de la tendance des travaux actuels, ouverts à la dimension non-structurée, voire aléatoire du monde, l'auteur identifie chez le philosophe un principe fondamental selon lequel la nature est ordonnée; plus même: elle est un principe ordonnateur.

L'originalité d'Aristote n'est pas uniquement dans cette affirmation, mais aussi dans l'idée que ce principe ordonnateur est strictement interne à la nature et ne nécessite pas de recourir à

un principe externe - Dieu, des dieux ou quoi que ce soit d'autre. Or, ce principe est premier - dans le sens qu'il n'est pas démontré par Aristote, n'étant pas démontrable, en fait - et met le système aristotélicien en concurrence avec d'autres, modernes ou contemporains, qui, eux aussi, reposent en définitive sur une assomption de départ. Mais pas même ceci n'est exact, car, selon l'analyse, au demeurant très fine et pertinent de l'auteur, ce principe premier est une construction *ex post facto*, c'est-à-dire une érection en principe premier de ce qui apparaît au terme de la démarche comme le fil suivi dans toute l'analyse.

Or, sur la base de ces principes premiers, le système aristotélicien est d'une parfaite cohérence, même s'il est complètement erroné. Car, selon l'auteur, il est erroné, et non sur certains points comme le voudraient des analystes modernes, mais dans la totalité des informations qu'il a générées, précisément en raison de son fondement, vicié. En cause, le fait que ce principe premier est de nature culturelle. De là, l'auteur conclut que la construction scientifique d'Aristote peut - et doit - être utilisée comme source pour l'histoire non plus seulement des sciences, mais aussi, voire surtout, des idées.

Une radicale transformation, en somme, brillamment défendue par l'auteur, qui démontre une parfaite maîtrise de l'oeuvre aristotélicienne et qui, en tout cas, ouvre une très intéressante perspective sur la dynamique des études aristotéliciennes durant les époques post-aristotéliciennes, Byzantines ou autres.

Alain Touwaide

SIGNORE GianCarlo (a cura di), *L'Universitas Aromatariorum Urbis nei suoi primi statuti*. Roma, Nobile Collegio Chimico Farmaceutico, 1999.

La prima parte del volume è dedicata alla pubblicazione di due Statuti quattrocenteschi relativi alla corporazione degli speziali romani; il primo del 18 giugno 1430 è lo Statuto della Società dell'Ospedale di San Lorenzo de' Speziali in Miranda, l'altro del 1487 è lo Statuto del Collegio de' Speziali.

A fronte del testo latino viene riportata la traduzione italiana eseguita da Silvia Dionisi la quale, in modo esemplare, è riuscita

a cogliere le sfumature linguistiche pur conservando la chiarezza ed il rigore dei testi legislativi. Nell'alternanza di termini giuridici e farmaceutici, nella sovrapposizione di competenze tra il diritto civile ed il penale, emergono preziose informazioni relative alla vita quotidiana, alle *consuetudines* ed alle necessità proprie della società del quattrocento. Viene stabilito con precisione chi debba considerarsi *vero speciale* e di conseguenza tenuto ad osservare i capitoli degli statuti; sono sanciti in dettaglio gli obblighi, i divieti, le multe, le punizioni cui possono incorrere gli inadempienti.

La seconda parte raccoglie dei saggi che ci permettono di seguire l'evoluzione che la *nobile arte* degli speziali ha avuto in un arco di quattro secoli, dal XIV al XVIII.

Nel quattrocento, come ci ricorda Silvia Dionisi, le *apothecae speciarie* offrivano, alla popolazione romana, un'ampia gamma di prodotti da poter acquistare, zucchero, cera, corde, carta, spezie, pece, gomma, sapone e di conseguenza lo speciale si trovò ad amministrare un consistente patrimonio e a disporre di denaro liquido che gli permise di intraprendere investimenti commerciali o prestiti di somme di denaro. Ciò consentì agli speziali un'affermazione sociale ed una certa autonomia anche nel settore sanitario dove, tra l'altro, la carenza di medici era significativa. Ad ufficializzare l'importanza che aveva assunto la Corporazione c'è il provvedimento, emesso nel 1429 da Papa Martino V, che concesse la Collegiata e la Chiesa di San Lorenzo in Miranda all'*Universitas Aromatariorum*. Per assecondare il volere del Papa, gli speziali immediatamente progettarono la costruzione di un ospedale e redassero lo Statuto dal quale si evince il loro impegno in ambito sociale e soprattutto il loro prestigio.

Per confermare la volontà di unificare le tre *scholae* romane (S. Angelo, Campo de' Fiori e S. Maria Rotonda) e per voler rendere più rigoroso il loro codice morale viene redatto lo statuto del 1487 che, come sottolinea GianCarlo Signore, ci dimostra quanto *l'unione e la concordia fossero una esigenza etica e deontologica non più procrastinabile tra tutti gli Speziali romani i quali vollero, grazie al maturato consensus artis ed attraverso la codifica di una norma comune, riaffermare l'importanza culturale e sociale dell'Arte*.

L'evoluzione dell'arte degli speziali viene tracciata attraverso lo studio dei loro Statuti da Leonardo Colapinto il quale ben eviden-